

LE LAMA & L'ANTHROPOLOGUE

ma rencontre avec un vieux lama tibétain

par [Marc Bosche](#)



L'article qui suit comporte six parties successives :

[LE VIEUX MOINE TIBETAIN](#)

[LES BENEDICTIONS RAYONNANTES DU TRES PRECIEUX](#)

[LE DOUBLE STATUT DU MEDITANT ET DU DIRECTEUR SPIRITUEL](#)

[LA MORT SANS EFFETS SPECIAUX DU MAITRE](#)

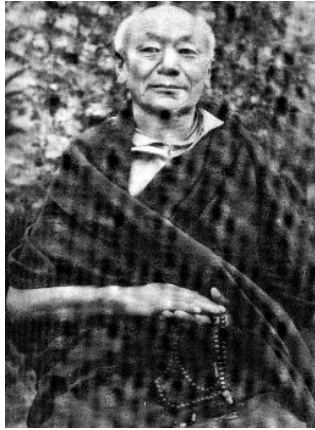
[CE QU'EST DEVENUE SA TRADITION APRES LA MORT DU LAMA](#)

[UNE SELECTION DE SITES INTERNET POUR APPROFONDIR](#)

L'auteur a troqué le temps de sa recherche - son costume de professeur de l'enseignement supérieur pour la robe bordeaux du moine novice d'une tradition bouddhiste himalayenne (tantrisme bouddhique). Pendant cette immersion totale, il a été tour à tour carreleur, standardiste du monastère et secrétaire d'un vieux lama (le « Très Précieux »), avant qu'il lui soit demandé de préparer l'édition littéraire des deux derniers livres de ce célèbre rinpoché (chez Lattès, puis Press Pocket, et Dzambala). Cette variété d'expériences lui a permis de découvrir de l'intérieur ce monde discret. Après cette recherche, l'anthropologue a retrouvé le chemin de la vie avec un intérêt renouvelé.

1. LE VIEUX MOINE TIBETAIN

Le « Très Précieux » (1918-1997) vit dans un appartement jouxtant le temple. Il semble aimer la présence de ses bénévoles. Il apparaît souvent par l'embrasure de la porte pendant notre rituel de la compassion de vingt heures quinze. Il laisse volontiers ses pantoufles en désordre, afin de nous permettre de les aligner avec soin. Nous pratiquons ainsi la dévotion. Il passe par le corridor public pour aller à sa salle de bain. Il est simple. Il a vécu dans les Himalaya parmi les oiseaux, les animaux sauvages, dans des retraites de montagnes, pendant vingt ans. Il lui est arrivé, l'été, de lécher l'eau sur la paroi du roc pour se réhydrater.



Ce dernier ascète de l'ancienne génération venue du Toit du Monde passait aussi des nuits, l'hiver, à la belle étoile. Il lui arrivait de s'adosser à une paroi rocheuse. Il repliait ses genoux devant son tronc. Il restait ainsi la nuit dehors... dans la neige.

Ici en Europe, où il s'est installé depuis 1975, les conditions de vie doivent lui paraître divines. Il y a le confort moderne. Il a même laissé ses disciples lui installer un convecteur électrique mural à chaleur

radiante. Il sent la tiédeur de l'air. Il a peut-être renoncé « à la produire lui-même. »

Il cultivait des facultés inhabituelles, lorsqu'il était encore un jeune homme en retraite collective de trois ans. C'était au monastère de Tcheudrak, dans l'oriental Kham himalayen. Il avait alors éveillé l'intérêt de ses compagnons de retraite. Il émanait de sa chambre une₃ radiance lumineuse. Ceux-ci crurent à un incendie. Il n'en était rien. Notre « Très Précieux » d'alors avait « réalisé la chaleur interne. » C'est l'un des yogas de Naro, célèbre ascète indien de l'époque médiévale. Alexandra David Neel évoque aussi sa propre faculté de disposer de la chaleur interne. Le « Très Précieux » ne dispose plus aujourd'hui de la complétude de cette faculté, semble-t-il. Il préfère la chaleur de son convecteur radiant pendant l'hiver.

Les petites attentions du « Très Précieux » sont pour chacun ici un motif de réjouissance. Un jour, il fait comme s'il voulait entrer dans le temple, bondé d'un large auditoire. Il actionne très lentement, et de l'extérieur, la poignée de la porte. Parmi nous, quelques moines ont remarqué son manège. Nous voyons la poignée de porte se baisser. Et nous nous attendons à voir le maître entrer à pas de velours. Il n'en est rien. Il laisse la poignée se relever très lentement. Puis il l'actionne à nouveau pour nous montrer, sans doute, qu'il joue. De l'autre côté de la porte, il joue avec nos perceptions. Ces petits gestes suffisent à le rendre fascinant. Il se suffit de sa chambre et de son simple appartement.

Un être détaché des besoins matériels et des ambitions

Le « Très Précieux » affirme la générosité. Il la pratique à sa manière. Il vit sans ostentation. Il lègue même aujourd'hui de menus objets favorisés à ses disciples. Il m'échoit ainsi deux petites boîtes à thé de couleur dorée, de vingt grammes, qu'il avait déposées dans son autel. Je reçois aussi sa photo de son propre maître le XVI^{ème} karmapa, alors jeune,

portant des grosses chausses himalayennes. Le vieil homme est sans avidité pour l'argent. Son assistant retrouve des chèques donnés par les visiteurs. Ces rectangles de papier sont répandus sous les coussins du « Très Précieux » qui n'a pas l'idée de les faire endosser sur son compte bancaire. Il donne plus de onze mille euros sur ses propres deniers à son disciple féminin, pour répondre à sa requête d'un financement d'une nouvelle salle informatique chez les moniales. Il compte autrement que nous. Sa vie est traversée par l'expérience d'un détachement considérable.



Au temps de sa jeunesse dans les Himalaya, en allant voir son maître le XVI^{ème} karmapa, il raconte avoir été rejeté du monastère par les moines de ce dernier. Il n'eut pas l'autorisation d'y manger. Il présentait une apparence humble de pèlerin. Averti cependant, le karmapa invita le « Très Précieux. » Il lui prêta même son propre bol, celui-ci en étant dépourvu.

Mais revenons au temps présent : un jeune moine, appelons-le Raphaël, n'a pas d'argent. Il ne peut se faire confectionner de châle. Il glisse au monastère, frêle moine sans châle sur ses épaules, dans l'indifférence

des lamas européens. Il est si timide, et si correct, qu'il ne demande rien. Seul le « Très Précieux » remarque la tenue de ce jeune moine âgé de dix-huit ans. Au beau milieu de la cérémonie du bouddha de la compassion à laquelle assiste Raphaël, le maître ouvre tout grand la porte du temple. Il se dresse, flamboyant, dans l'embrasure. D'un geste, vif et précis comme la foudre, il jette son propre châle au pied de Raphaël. Ce dernier éclate en sanglots. L'assistance s'arrête, bouche ouverte, et regarde, hébétée, le « Très Précieux, » digne et souverain, sortir du temple dans un silence à couper au couteau.

Une autre fois, des disciples commencent à parodier la cérémonie du bouddha de la compassion (voir la représentation ci-jointe de cette divinité) pendant le rituel du soir. La forme n'est pas strictement surveillée en général. Les fous rires sont permis. Parfois cela dure tout le rituel.



Mais ce soir deux jeunes bénévoles (des laïcs) ont commencé à singer, pour s'amuser, en psalmodiant la formule rituelle (*mantra*) du bouddha de la compassion. Mû par son sixième sens, devinant peut-être ce qui arrive de l'autre côté de la cloison, le « Très Précieux » surgit. Il bondit

comme un tigre dans le temple. Il rugit devant les disciples fautifs qui blêmissent. Ils voudraient disparaître si cela était possible. Le maître les singe à son tour et mime leur ridicule. Et devant tout le monde, de son rosaire à cent-onze perles de graines de lotus, il les gifle très doucement, sans leur faire de mal. On ne les y reprendra plus à se moquer de la compassion.

Il est connu ainsi pour réagir avec précision aux menues choses de la vie. Un après-midi, levant le nez de mon ordinateur, je vois son visage qui me sourit de l'autre côté de la vitre du bureau. Son air mutin m'invite à vite lui ouvrir la porte, et à lui faire signe poliment de venir nous visiter. Il pénètre d'un pied léger, avance comme sur un tapis de fleurs. Et il observe, silencieux. Il tourne un visage ferme vers la table de l'entrée, encombrée de divers prospectus. Je sais maintenant qu'il me faudra ôter tout cela de sa vue. Il souligne du regard, en passant devant mon bureau surchargé, que ma tâche est trop passionnée

Le « Très Précieux » voit juste, et cette réputation lui vaut une remarquable confiance chez ses disciples. Il répond à leurs questions très simplement. Mais parfois de manière elliptique.

À une disciple issue de son système de retraite tantrique qui lui demande conseil, il ne donne que ces quelques mots : « il y a beaucoup de pierres. » À la requête suivante de celle-ci, qui veut en savoir davantage, il oppose un mystérieux, et non moins concis : « vous avez de nombreux vêtements. »

À une question que je lui pose sur des désagréments psychosomatiques, il répond brièvement : « c'est des pensées. »

Il est parfois difficile de comprendre ces avis. Il me faut peut-être ne pas y accorder trop de valeur. Il est aussi humain. Et à ce titre le doute et l'opinion sont permis. Il n'a certainement pas la perspective de complète vérité sur cette vie qui se déploie autour de lui. Il peut cependant raisonnablement conseiller chacun à partir de son propre

choix. C'est aux dires de tous, en général, un « guide spirituel. » Il dispose d'une expérience de près de quatre-vingts années au contact des moines, des tantras, de sa lignée et de la vie des montagnes. Il représente l'ancienne école. La pratique au sein des éléments naturels, dans la rareté des biens matériels, l'a éveillé à la vie, telle quelle. Il peut à ce titre porter un jugement sain, et le formuler de manière concise.

2. LES BENEDICTIONS RAYONNANTES DU TRES PRECIEUX

Dès le premier contact avec le Très Précieux : son rayonnement ambré est perceptible dans notre continuité psychosomatique. C'est vrai, il y a un effet radieux et chaleureux intense. Chacun le perçoit à sa manière et on le compare parfois au bouddha de la lumière : Amita (voir sa représentation ci-jointe). Pour beaucoup c'est une présence humaine radiante. Parfois on peut percevoir comme une lumière de la conscience quotidienne, plus vaste, qui nous touche à son contact éventuel. Il est vraiment différent. Ainsi les Occidentaux sont convaincus de rencontrer, qui un Saint, qui un Bodhisattva, qui un vrai guide spirituel, et qui... un bouddha vivant.



8

C'est aussi ce contact avec une sensation et une perception plaisante et inhabituelle qui vaut au Très Précieux sa renommée. Durant les enseignements publics il en est de même. Dans une audience de deux cents personnes la chaleur, la radiance et le plaisir sont perceptibles pour la plupart. Cet effet est familier des adeptes renommés de cette lignée d'origine du Toit du Monde. On qualifie parfois - et c'est le terme qu'il faudra comprendre - ce phénomène de « bénédiction » du guide ou de sa lignée, voire des deux, indissociables.

C'est sans doute l'une des clefs pour mieux opérer la conquête des Occidentaux. Ces derniers voient un autre aspect de la réalité humaine, un aspect inattendu. Ils pensent souvent que c'est la qualité humaine de ces êtres particuliers, ce très précieux guide ici, qui se donne à voir. Hélas, il semble cependant que cela ne soit qu'un effet perceptuel, pas un certificat de sainteté. Nous l'avons compris progressivement. Les « bénédictions » de ce représentant de cette école du Toit du Monde sont le miel qui m'a attiré comme une mouche dans le pot, et qui auraient pu m'y garder bien collé!

La séduction des « bénédictions » était le moyen de convaincre les nouveaux venus, et les auditeurs des enseignements publics. Nul ne pouvait vraiment l'ignorer. C'était trop évident. Alors progressivement on a construit le personnage. Ce gourou efficace dans ses contacts grâce à cet effet psychosomatique remarquable en chaleur humaine communicative a été compris, progressivement, comme un, bouddha vivant.

La « bénédiction » qui émane, dit-on, du « Très Précieux. » serait donc, comme on l'a écrit plus haut un effet psychosomatique subtil. Est-ce de la chaleur ? Est-ce sa présence ? Il y a dans nos savoirs une lacune pour appréhender ce type de manifestation. Le public occidental, dans la vacance de concept adapté à ce type de perception, idéalise ce « maître. »

Il se pourrait, ce n'est qu'une question parmi d'autres, que cet effet et *la connaissance* soient deux choses distinctes. Il me semble que les moines sans expérience de retraite collective, et parfois les bénévoles, qui vivent en permanence dans cette communauté, manifestent, eux aussi, ce phénomène. Curieusement, cela apparaît plus souvent avec ces nouveaux, qu'avec la plupart des eurolamas. Nous ne sommes pourtant, pour la plupart, ni très accomplis, ni très méditants, tout occupés au chantier monastique. Ces effets rayonnants sont familiers dans cet environnement tantrique... Sont-ils des artefacts ?

Il se peut que l'attrait qu'éprouvent les nouveaux passe par ces perceptions de la présence du « maître. » Les élèves ressentent, affirment-ils, *quelque chose* lorsque le « Très Précieux » donne des entretiens ou même des enseignements. Cette particularité lui vaut la réputation d'un saint homme. C'est sans doute bien idéaliste d'affirmer ainsi qu'il serait un « bouddha parachevé dans la méditation. » Cette immédiateté dans la relation humaine crée une sympathie chez des Occidentaux de diverses nationalités. Le visiteur admis à s'agenouiller à proximité de lui dans sa salle d'accueil perçoit, selon ses dires, un bien-

être. C'est ce « charisme » (ce terme est utilisé ici faute d'un autre, mieux adapté) qui le caractérise pour ses visiteurs. Cela ôte leurs doutes concernant l'image, pourtant surannée aujourd'hui, du *gourou*. Il restaure, de par cette effusion quotidienne, l'imagerie plaisante des relations anciennes entre « maître » et disciple.

10

Dans ce milieu on qualifie ce phénomène de « *djinlab* », traduit en français par « bénédiction », et en anglais par « *blessing*. » Il nous faut ici préciser ce terme. C'est l'une des clefs utilisées par ce courant himalayen pour aller à la rencontre des Occidentaux. En tibétain le mot « *djinlab* » évoque le soutien. Il s'agirait d'un transfert de qualités subtiles, aidant la personne dévouée au « maître » à avancer sur ce chemin religieux.

Ce « soutien » ne me paraît cependant pas évident. En revanche, les moments de rencontre, où le « Très Précieux » donne l'imposition de sa main sur notre tête, sont bien agréables. Ces instants, formels ou improvisés, sont appelés aussi « bénédictions. » Car ils en constituent un des contextes possibles. Il remet un cordon de coton rouge à chaque visiteur. Il y a fait un nœud en récitant un souhait (*mantra*). Ce fil rouge a tendance à satisfaire les Occidentaux. Ils pensent être protégés par ce cadeau très apprécié.

Cela ne fonctionne pas toujours de manière efficace, semble-t-il. Ainsi ce visiteur me raconte son aventure. Il reçoit son cordon de protection du « Très Précieux » au cours d'un moment de « bénédiction. » Il reprend alors la route en voiture. La gendarmerie le contrôle. Elle le gratifie d'une amende considérable. Il lui est reproché de ne pas avoir clairement marqué l'arrêt à un « stop » en pleine campagne. Même sans action évidente, ces « bénédictions du maître » sont perçues comme une attention personnelle et positive. Dans l'atmosphère dévotionnelle du monastère, chaque regard échangé avec le « Très

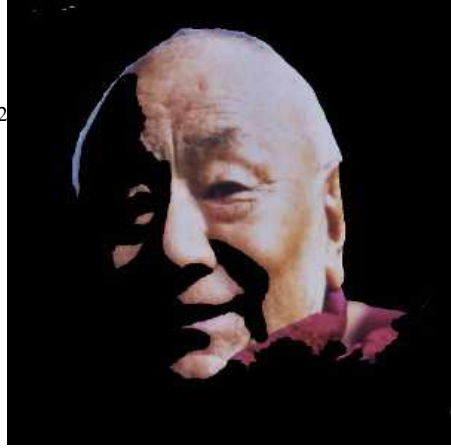
Précieux, » chaque infime contact avec lui, est perçu comme une « bénédiction » quotidienne.

Il se trouve que j'ai, au cours de ma vie, rencontré de bons exemples de vie monastique. En Corée du Sud, où j'ai résidé quelques deux années en tout, je connaissais des moines Zen de la tendance Chogyé.¹¹ Certains manifestaient une expression très fine de la méditation. Leur stabilité, leur douceur, s'alliaient à leur légèreté d'esprit. En revanche, les grandes « bénédictions » du « Très Précieux » ne donnent pas cette impression. Ambré et chaud, son « charisme » n'a ni cette vitalité légère, ni cette clarté immaculée. La « bénédiction » est une sorte de présence rendue possible grâce aux sentiments de dévotion. Le « maître » encourage chacun à cette ouverture particulière dans sa direction. Ces « bénédictions » sont vraisemblablement le résultat de ses directives. Il faut « se donner au maître : corps, parole et esprit. » On doit « s'ouvrir » à sa lignée. Alors j'entends un eurolama soupirer, d'un air comblé de satisfaction : « elle est costaud, la *bènède* ! »

Le sage oriental vénérable

Le « Très Précieux », le vieux lama vivant à Félicité, a « tout » du sage oriental vénérable. Il a les tempes blanches, un sourire qui fait fondre les Occidentaux. Il est le centre vers lequel tous les disciples regardent. Ses manières simples ont conquis ces Européens. Il donne l'apparence d'un grand-père, parfois d'un père, pour ses disciples qui manquent parfois d'image paternelle. Il répond à ce besoin compréhensible de jeunes Occidentaux de retrouver un modèle de tendresse et de comportement dignes. Les étudiants inexpérimentés, en quête d'un chemin de méditation, sont rassurés par ses rides profondes. Elles ont sculpté son visage de montagnard. Il est comme un exemple doté des traits typiques du « guide sage et bon. » Pour la plupart, pour moi aussi, c'est une rencontre émouvante avec un homme âgé. Nous

découvrons le mythe du moine. Il prend l'aspect d'une peinture vivante et classique du bouddha.



C'est neuf, et si attrayant. Les conditions sont remplies. Le « maître, » considéré comme « parfait, » va laisser venir à lui de jeunes Occidentaux en quête de sens, et de don d'eux-mêmes pour une cause généreuse. Leurs sentiments personnels, leur amour qui n'avait pas pu se répandre, vont se concentrer en direction du « Très Précieux. » Dans ce don de soi, les sentiments, les émotions de tendresse s'amplifient et convergent. Elles créent un lieu collectif haut en moral et souvent en enthousiasme volontaire. Pour certains, le monastère est l'endroit où il faut être. Pour d'autres, c'est « l'aimant » qui attire à lui beaucoup de talents, comme il me fut dit par le disciple d'une autre école.

Enfin pour les lamas himalayens des autres monastères, c'est la discrétion. On entend quand même cette confiance : « les eurolamas poussent au monastère de Félicité comme des champignons! » J'écoute ce témoignage un peu amusé d'un disciple. Il le reçoit de son « maître » asiatique. Bref, le « Très Précieux » est présent. Ses gestes, dans leur

simplicité et leur gentillesse, suggèrent un quotidien *enchanté*, qui est très apprécié des Européens en quête de grands-pères à l'ancienne. Le « Très Précieux » est le sujet des anecdotes, des récits, des souvenirs. C'est le mythe revisité du passé à répéter au présent, c'est l'idée peut-être de sacraliser les vies européennes, elles qui sont si modernes désormais. Il « comble » chacun ainsi.

13

Son expression faciale est facilement enfantine. Il joue à la poupée avec le chapeau rituel pendant un enseignement public. Il ôte ce couvre-chef. Il enfle ses doigts à l'intérieur de la haute coiffe. Remuant les crêtes pointues de cette mitre orientale, il leur donne un air de marionnette. Il fait sourire son public. Il plaisante souvent, il rit. Bref sa détente, ses joies communicatives le désignent comme le bénéficiaire de la tendresse de ses futurs disciples.

Sa robe simple, ses chandails modestes, lui valent l'estime de tous. N'a-t-il pas délaissé son gilet en brocard voici quelques années ? Il a même renoncé à ce discret signe de prestige. Chacun est ému de son apparence gracieuse, de sa voix expressive et si particulière, au timbre clair. Dans ses appartements, il porte une humble paire de pantoufles bleues venue d'un supermarché. On l'a déjà vu enseigner, portant ce maillot de corps blanc sans manches surnommé « marcel », comme ceux de nos grands-pères, les épaules nues, dans la plus extrême simplicité.

Il contredit une époque progressivement sensibilisée aux désillusions concernant les maîtres à penser. Il éveille la dévotion dans un contexte laïcisé depuis la révolution française. Il incarne quelque chose de rare : les dons et l'aspect du sage oriental. Il est donc un phénomène souvent désiré en Occident. Une sorte de rêve. Quelqu'un qui n'a pas été annoncé par une leçon d'histoire, pour laquelle aucune mémoire

collective n'a pu encore être transmise ici. Il n'a encore que des atouts et pas de passif.

3. LE DOUBLE STATUT DU MEDITANT ET DU DIRECTEUR SPIRITUEL

14

Il y a bien sûr une dimension sociale. Elle échappe au personnage humble et rayonnant du « Très Précieux ». Il s'agit de la manière dont les bonnes volontés sont intégrées aux projets collectifs dont celui-ci est le garant, voire le prescripteur. Chaque bénévole est ici exposé à d'autres comme lui. Il rencontre des eurolamas nouvellement sortis de leur première ou deuxième retraite de trois années. Il existe ainsi une pluralité d'influences et de conditions, tant individuelles que collectives. Elles forment l'atmosphère quotidienne au monastère. Chacun entretient une relation personnalisée, de temps en temps, avec le « Très Précieux », lui-même. Un sourire au coin du couloir du temple, ou un entretien de conseil en sont des moments appréciés. On voit qu'une complexité des liens entre les personnes se tisse, à la fois issue du travail bénévole, de la vie monastique, de l'ordre hiérarchisé des eurolamas et des trois entremêlés.

La particularité du projet associatif de Félicité tient sans doute à la perspective classique du « Très Précieux » sur la vie et sur le monde. Il encourage la direction du chantier sans hésiter. Il faut travailler quotidiennement, sans plaindre ses efforts. C'est son style. Il faut attendre les retraites collectives avant de songer à se reposer, ou même à méditer davantage dans la vie quotidienne. C'est son instruction. Chacun la reçoit, généralement des eurolamas. La retraite collective, qui commencera dans plusieurs années, devient alors le point de convergence des aspirations de la plupart des résidents permanents.

On est libre de partir du monastère. Mais on est amené à donner le meilleur, au sein d'un cadre formel. Les horaires sont en effet fixes. Or, pour les bénévoles du « Très Précieux », pour ses jeunes moines sans expérience de retraite collective, il n'y a pas de périodes libres de congé pour se reposer et méditer au monastère. Ce « maître » dit parfois que « dans le cycle des existences, il n'y a pas de vacances. » Ainsi le₁₅ « maître » semble loin de leurs besoins humains, de leurs limites personnelles. Ce vieil homme songe surtout à achever les travaux de ces monastères, et du vaste temple (voir le mandala de kalachakra peint au plafond de ce dernier, photo ci-après)



Je le vois, une fois en un an, entrer dans une chambre au monastère, pour s'enquérir de la condition d'un disciple féminin. Il a de l'attention pour ses élèves. Il les regarde passer de sa fenêtre. Parfois, il l'ouvre et sourit... Il agit par quelques directives qu'il fait passer à ses proches disciples, en restant dans sa vie solitaire. Il va souvent vers les autres. Mais il les laisse plus souvent encore venir à lui, quand sa santé devenue fragile le permet. Il souligne par sa lassitude, ses soupirs, que le cycle des existences (c'est à dire notre monde humain aussi) n'a pas de réalité. Tout y est « souffrance » et illusion. « C'est un gouffre sans fond » comme le répète son principal disciple féminin. Ainsi il affirme que vouloir rendre le cycle des existences (le monde en somme) plus habitable, est vain. Il faut aspirer aux « terres pures du bouddha. » Il

faut prendre cette direction, et ne plus regarder en arrière. Il demande à chacun de donner le maximum. Et il ne se fait guère de souci pour le social. Il faut être humble, soumis aux autorités du monastère, et ne pas exiger d'amélioration extérieure. C'est, selon lui, l'expression d'une vraie dévotion. Et il la considère comme la principale qualité. Il est ¹⁶pensable que les difficultés rencontrées par les uns et les autres sont ainsi habilement transformées en « opportunités magnifiques. » Plus on y souffre, et plus on exprime de véritable don de soi dévoué... Ainsi, selon son idéal, nul besoin de se soucier de rénovation politique ou d'œuvrer à des innovations. Heureusement que les bénévoles sont plus activement conscients de leur contribution à l'époque d'aujourd'hui.

Pour les élèves, le traitement humain qu'ils rencontrent dans le monastère résume à lui seul la pensée qui s'y exprime. On souligne cependant le caractère subjectif de ces perceptions. Certains gardent l'image parfaite de ce « maître, » alors que d'autres, à son contact quotidien, voient la fermeté de sa ligne de conduite. C'est sans doute aussi un être sans fragilité émotive qui tient ses projets, ceux de sa lignée, jusqu'au bout, sans en dévier d'un pouce. Mais on ne pourra s'empêcher de songer au bienfait de la *vulnérabilité* chez un dirigeant de communauté.

Peut-être son style est-il ancien. Il est au service d'une évidence, sans doute d'une conviction inébranlable. Il forme à son tour ses disciples. Il promeut cette conception de la vie. Travailler sans rien attendre, voilà ce que nous demande le « Très Précieux » pour vivre selon son idéal. Cependant ce qu'il nous demande, il ne l'a pas vécu... Il n'a pas eu beaucoup d'activités manuelles et ce, dès son enfance. D'après sa biographie, son père était sculpteur de formules sacrées (*mantra*) sur pierre. Il tenta de montrer son métier à ce très jeune fils. Ce dernier ne put manier les outils. Ceux-ci « tombaient de ses mains » de son propre aveu. Ses parents renoncèrent à le faire travailler très tôt. Il invite donc

les bénévoles à un labeur qu'il a évité pour lui-même au cours de sa vie.

Le « Très Précieux » n'est pas au fait de la culture occidentale. Un jour, auprès du vaste public d'un cours, il utilise l'exemple du voyage. Il veut souligner l'importance de notre orientation. Il s'agit d'aller toujours¹⁷ dans la bonne direction. Afin de rendre plus réaliste son point de vue, le « Très Précieux » choisit l'exemple suivant. « Si vous voulez aller en Amérique, il vous faut conduire votre voiture dans cette direction. » Nous sommes en Europe. Une voiture ne nous emmènerait pas très loin! L'avion, le bateau (ou même un humble Pédalo) conviennent mieux. Un enfant le lui dirait. Aucun Européen n'imaginerait aller à New York en auto! Ainsi nous gardons le silence avec gratitude, lorsque l'interprète, un peu timide, traduit ce témoignage de la culture différente de notre « Très Précieux ». Cette anecdote diminue quelque peu ma dévotion! Il s'en faut de peu pour que je laisse le mythe de son universalité ce jour-là... C'est le représentant supposé du « véhicule rapide vers l'éveil, en un seul corps et une seule vie » selon la formule tantrique. Hélas, le « Très Précieux » ignore, semble-t-il, la disposition géographique de notre continent!

4. LA MORT SANS EFFETS SPECIAUX DU MAITRE

Pour avoir rencontré nombre de maîtres asiatiques célèbres et leurs disciples, je n'ai pas trouvé, en dix-huit ans d'exploration, de « bouddha parfaitement illuminé ». Mais j'ai connu des personnes profondes, mystérieuses et dignes, comme ce lama aujourd'hui défunt. Un prêtre catholique qui l'avait connu me dit un jour en parlant de lui que c'était un « homme mirobolant »...

Pour avoir rencontré le « Très Précieux », trois jours avant sa mort, face à face, tous deux seuls quelques instants dans la pièce où il recevait ses visiteurs, j'ai mieux perçu le sens ambigu de ce mot : « mirobolant ». Le vieux lama, âgé de quatre-vingts ans, arrivait à la mort, seul et humain, peut-être au fond *comme les autres*.

¹⁸Il fallut me rendre à cette évidence : ce moine sympathique et remarquable était fort semblable, dans son frémissement de désarroi, à ses frères humains lorsqu'il atteignait progressivement le moment de la mort...

J'ai alors rétrospectivement mieux compris qu'il avait *aimé* sa vie, ses biscuits Delacre « cigarettes russes », sa soupe d'os à la moelle que mitonnait son cuisinier personnel, et les dattes fourrées élégamment offertes par une disciple. Pourquoi pas : il aimait la vie...

Lorsque je le vis ce mardi, juste après sa première attaque, hélas décisive, je compris qu'il laissait son existence, après avoir été jusqu'au bout et sans rendre les armes à la mort. Il ne partait pas volontiers...

Je songe parfois qu'il me montra plus précisément la réalité de cette nature humaine, si fragile et si contradictoire.

Mais, en revanche, il dissipa, par son exemple, la théorie « mirobolante » de la « bouddhité ».

Si la bouddhité est un concept pour l'exégèse et la catéchèse, un tel concept ne peut vraiment être un homme. Le détachement, le renoncement ? *Pas tout à fait*, me montra le « Très Précieux » en ces derniers instants : Plutôt *la vie*, aller jusqu'au bout, mais y aller... *dignement*. Il avait encore, à trois jours de sa mort, son attention profonde et bienveillante pour ses visiteurs. Il me montra son souci de répondre ainsi à leurs attentes, alors qu'il faisait déjà face à l'imminence de son départ.

Délicat, aimable et élégant, jusqu'au bout : le bilan de cette rencontre de neuf années avec ce Tibétain vénérable est donc bon, car j'ai abandonné, grâce à lui, le bouddha mythique des livres d'images.

Grâce à lui j'ai pu revenir vers la vie réelle avec appréciation. A l'issue de ce travail de recherche anthropologique, je n'ai pas eu de regret à troquer la robe rouge du moine novice pour un teeshirt et un jean (l'auteur, aujourd'hui : photo ci-après).

19



Il n'y eut pas la moindre pluie de fleurs, ni d'arcs-en-ciel, le jour de la crémation publique du vieux lama, sept semaines après le trépas, mais un temps très gris qui s'éclaircit vaguement. Le maître disparut sans corps d'arc-en-ciel, comme pour tout le monde, selon le principe de *réalité* et non celui de plaisir. Cependant, de son vivant, les disciples en retraite dans sa proximité, furent assez nombreux à évoquer des expériences spirituelles étonnantes, dignes des meilleurs « effets spéciaux ». D'autres soulignèrent que son influence avait eu un pouvoir transformateur sur leur vie, la rendant plus conforme à leurs aspirations et peut-être à leur nature.

Les « bouddhas vivants » sont rarement impassibles. Le surhomme doré, éthéré, souriant en permanence, assis sans fin à savourer la sagesse totale du cosmos est une statue ou une image (voir photo ci-après d'une statue traditionnelle du bouddha), au mieux une vision...



Sans conflits, ni souffrances ? Cela existe sans doute dans les désirs des disciples, et aujourd'hui dans ces quelques grands films hollywoodiens où le maïs soufflé et l'esquimau géant sont incontournables pour accompagner le suspense des spectateurs. Alors le bouddha nimbé de surnaturels halos dorés vaincra-t-il l'armée des démons au pied de l'arbre de l'illumination ? Comme chacun le sait, la réalité quotidienne d'un humain est faite de toutes sortes de détails réalistes qui rendent quelque peu impraticable un tel « idéal » translucide et évanescent, en permanence... L'homme avec son corps, ses désirs, ses relations affectives, ses préférences est un défi à la sagesse, plus qu'une illustration de celle-ci.

La désignation controversée de sa réincarnation

Une « réincarnation » de ce « bouddha vivant » est bientôt désignée. Choisir la succession permet à l'autorité qui tranche de *continuer* à tenir les rênes. À travers un enfant qui leur devra sa promotion au rang d'un

bouddha vivant, ceux qui décident gardent eux aussi le pouvoir spirituel, le réseau de disciples et les offrandes bienvenues.

De nos jours la naissance des tulkous est aussi annoncée à la presse ! Si des journalistes collaborent à cette stratégie de communication, le lectorat découvre qu'un « bouddha vivant », une « réincarnation » célèbre est née ! De nombreux lecteurs peuvent y croire, comme à₂₁ une information vérifiée, à un fait avéré, si leur journal s'en fait le fidèle écho.

Un article du 8 octobre 2000 d'un grand quotidien régional est intitulé « *Un lama tibétain réincarné en Auvergne* ». Le journaliste y écrit (nous le citons en italique) : le « Très Précieux » « *restera sans doute dans l'histoire de la spiritualité comme le premier moine bouddhiste à s'être réincarné en Occident* ».

Toujours selon ce journaliste, la « réincarnation » du vieux « Très Précieux » serait un enfant « *âgé d'à peine trois ans* ». Et le même de conclure : « *Le jeune "tulkou" (corps d'émanation) est un petit Auvergnat. Digne du scénario de Bertolucci, le réalisateur du film Little Buddha, cette réincarnation parachève l'ancrage définitif de l'une des plus importantes écoles du bouddhisme tibétain en Europe* » (page II de la partie Magazine du journal).

Lorsque je découvris l'article ci-dessus, je fus quelque peu surpris par son ton affirmatif et presque péremptoire. Il ne laissait aucun doute sur l'évidence de cette renaissance, sans produire cependant le moindre indice, le moindre début de preuve. Le journaliste n'utilisait pas le conditionnel, mais le présent. Aucun point d'interrogation ne venait questionner ses spéculations. Il avait rédigé son papier comme s'il rapportait une information incontestable.

Le vieux lama avait-il laissé une lettre de prédiction autographe ou des instructions indiscutables ? Envisageait-il qu'on lui trouve une « réincarnation » ? De son vivant, il se souciait fort peu d'être le

« *tulkou* » de quelque célébrité. Il semblait ne pas accorder beaucoup d'importance à un tel titre officiel pour lui-même.

C'est un « *petit Auvergnat* », affirme donc l'article cité. Et pourquoi pas une petite fille ? Deux fillettes naquirent presque un an après le décès du « Très Précieux », dans des familles de son voisinage. Ce fait a été²² discrètement évoqué dans le monastère des hommes, en aparté. On nous a rapporté cette amusante réaction d'un moine : « il ne manquerait plus que ce soit une fille ! »

Choisir une petite fille comme réincarnation du maître défunt était en effet possible dans cette tradition. Mais cela aurait déplacé le centre de gravité, le pouvoir et la manne nouvelle de dons financiers vers le monastère des femmes, situé à quelques kilomètres de celui des hommes.

Le papa de cet improbable « *jeune tulkou auvergnat* » est décédé depuis. « Il se serait donné la mort », entend-on murmurer. Mais, par respect pour sa mémoire et pour la douleur de ses proches, nous ne commenterons pas cette rumeur persistante.

5. CE QU'EST DEVENUE SA TRADITION APRES LA MORT DU LAMA

Après *l'âge d'or* du « Très Précieux », facteur de grande confiance unanime, succède aujourd'hui un âge de communiqués de presse amers, de sites Internet controversés (pour les anglophones voir : www.karmapa-issue.org) répondant à des livres « militants. » Procès à répétition et inventaire de justice se succèdent en Inde et au Sikkim, au niveau des sièges supposés de ce lignage. Des lamas s'interpellent par avocats et huissiers interposés, pour le contrôle de cette organisation. L'enjeu est de taille : ce nouveau mouvement religieux en Occident semble générer des liquidités financières par le jeu des donations des disciples et contrôle aussi indirectement l'immobilier de

nombreux centres « d'études » et de lamaserias.



23

Mobilisant ses adeptes, cette institution plurielle, complexe et hiérarchisée peut également disposer ainsi à son sommet d'offrandes, de bénévolat et de réseaux. S'agit-il de gagner les parts du *marché de la sérénité* ?

Le bouddhisme constitue l'indispensable présentoir de ce qu'il est. Il est donc utile aujourd'hui. Tel quel, il se montre, dans sa diversité, dans ses insuffisances, dans ses contrariétés et dans ses *paradoxes*. Les Européens le découvrent, le comprennent et *l'apprennent* ainsi.

Le vieux Très Précieux aujourd'hui disparu, les autres « bouddhas vivants » revus et corrigés par Hollywood, les ors et les encens des autels n'auront donc pas *l'exclusive* à terme. Les Européens découvrent des réalités, des clergés, des vies sociales, des mœurs, des relationnels, des « intrigues ». Ils ne se feront guère *d'illusion* à l'avenir après quelques contacts un peu moins édifiants. Ils auront peu à peu une connaissance vécue et de première main de ces traditions orientales adaptées ici, en en fréquentant les représentants, les usages, les pratiques, et en en découvrant les secrets, petits et grands...

Bien sûr, parmi elles, le nouveau mouvement religieux qu'il a contribué à installer en Europe communique habilement, afin de se développer dans un monde où c'est l'usage. Il joue sur les couleurs, les dorures, les brocards, les étoles de fourrure, les idées nobles, les appels à la sérénité et le sourire des jeunes bonzes, c'est-à-dire sur des signes²⁴ faciles à reconnaître par toutes et tous (voir par exemple les photos des deux jeunes lamas, qui se disputent désormais le même titre, l'unique coiffe noire et le trône de ce mouvement religieux - images reproduites ci-après)



Chaque branche schismatique de cette école du tantrisme bouddhique va jusqu'à réécrire son histoire, à en gommer le schisme, à en minimiser les nouveaux conflits et donc à occulter des pans entiers de son évidence controversée, pour faire coïncider l'image et la « réalité », et ne pas alerter les futurs généreux disciples.

Mais chacun découvrira sans doute, au fil de son exposition aux voies délaissées par la vie asiatique elle-même, qu'elles visent aujourd'hui surtout à se promouvoir *elles-mêmes*. La vitesse à laquelle les Européens apprendront à décoder ces parts d'imaginaire et à percevoir les réalités sociales d'un bouddhisme pluriel est l'inconnue. Maintenant ou plus tard, nous verrons bien. Il faudra sans doute plusieurs décennies de plus pour voir où sont les illusions en filigrane des présentations avantageuses de cette quête orientale sûre d'elle-même. Il faut donc supposer et permettre que nos contemporains prennent leur temps pour ces décodages et peut-être pour quelques

désacralisations... Ils ne semblent pas « pressés ». Et il y a de bonnes raisons à cela.

En effet, c'est l'un des derniers mythes antiques encore « vivants » à notre époque. On attribue une omnipotence, une sagesse, au sourire évocateur de la sérénité. On désire trouver « cela » pour de vrai. On aime à penser que sur la Terre il y a encore des sages, des nobles₂₅ bouddhas, ou de joyeux yogis éveillés dans leur caverne himalayenne.

Les hommes, les femmes qui s'éprennent de ce retour possible à une paix intérieure dans un monde agité désirent y croire. Ils préservent à notre époque rationaliste cette part plus jeune d'eux-mêmes, ce frémissement délicat qu'ils ressentent encore face au *mystère*.

Qu'importe alors les réalités humaines qui entourent ce mieux-être, qu'importe les petits défauts perceptibles peut-être dans ce groupe qui propose cette « sagesse » : si des nouveaux fidèles sont séduits, ils évitent de se soucier des « cuisines » de leur belle histoire.

Il leur est répété qu'il ne faut pas dédorner l'idée du bouddha qui les remplit de contentement et d'espérance. Pour que le bénéfique spirituel perdure, il ne doit pas être terni par l'examen critique des autres, et surtout bien entendu de leurs instructeurs éventuels. Et la tradition de l'illumination bénéficie aujourd'hui de cette faveur. « La vision pure », tel est souvent le nom donné à ce parti pris. Chaque sympathisant doit considérer que ses constats critiques ne sont que le reflet de son propre esprit confus et négatif.

Contre l'évidence, contre les faits eux-mêmes, il faut s'attendre à ce que certains de nos contemporains ne se laissent pas ôter le nouvel idéal. Ils veulent la garder, la lampe d'Aladin qui exaucera leur besoin de sérénité ! Si cette utopie s'avérait décevante, elle constitue quand même une satisfaction importante pour ceux qui lui donnent leur aspiration voire leur projet personnel.

En grandissant en expérience, les nouveaux sympathisants comprendront mieux en quoi leur foi ressemble peut-être à celle qu'ont les jeunes enfants pour le père Noël. Mais aujourd'hui ils préfèrent la douceur du songe coloré, la candeur de l'idéal, la possibilité de la béatitude, la sécurité des promesses « au-delà de la mort. » Il leur ²⁶faudra donc *user* leur évidence de perfection, l'user jusqu'à en percevoir la trame.

Mais, face à ce libre arbitre bienvenu qui encourage les « libres penseurs » de cette culture spirituelle orientale, l'école qu'a laissée orpheline le Très Précieux en décédant n'a pas renoncé à des structures hiératiques en quête de moyens de subsistance, à une voie fascinante par sa liturgie clinquante. Cette dernière encourage un retour à des formes plus populaires. Elle utilise aussi l'adhésion inconditionnelle des disciples comme un élément fédérateur et dynamisant pour le groupe. Assis sur un haut trône, ceint d'une étoile fourrée, un jeune maître du tantra, supposé prendre le relais du vœux moine défunt renvoie à l'époque plus ancienne où la condition de *dévo*t était proposée par des civilisations sacerdotales. Moins philosophique, moins « humaniste », la cérémonie, accomplie dans sa langue d'Asie, fait revenir au temps des grandes fêtes calendaires, des communautés soudées, des atmosphères ferventes. Ce qui attirait pourtant les Occidentaux en quête d'Orient était, il y a quelques décennies encore, la conquête d'une liberté spirituelle, l'espace de sagesse à retrouver en soi. Aujourd'hui la beauté reconstituée, mais saisissante, du rituel semble satisfaire davantage.

La prégnance du groupe ne dénature-t-elle pas la démarche de chacun ? Ne transforme-t-elle pas un appel individuel pour le mystère en quelque impressionnante mascarade ? La méditation pratiquée ainsi n'est-elle pas plus affermissante qu'apaisante ?

Parmi les partisans occidentaux, certains tendent à inscrire la spiritualité du bouddha dans leurs manières habituelles, sans avoir à y

renoncer, même si ces dernières sont moins compatibles avec les valeurs bouddhiques de détachement, de tolérance ou de silence. Ces disciples se donnent un « sédatif » spirituel, tout en cultivant par ailleurs leurs désirs ordinaires, sans se soucier des télescopages de sens qu'ils provoquent. Être sage ? Plutôt s'approprier la sérénité ! Plutôt avoir qu'être ! Le bouddhisme sert-il alors à *certain* de₂₇ paracétamol spirituel, ôtant pour quelques heures la sensation désagréable d'avoir une vie pas tout à fait équilibrée

Tendance nirvana

Ceux qui ne prennent pas de risques, se contentant des brefs séjours de méditation payants, et du *style nirvana* avec le rosaire de graines de lotus en sautoir, ne peuvent guère entrer dans *l'antique légende*, ni vraiment de cœur, ni bien sûr par l'expérience personnelle. Ils se contentent souvent d'une adhésion *de surface*, comme si le prestige de la doctrine pouvait « améliorer » leur personnalité. Certains s'y essayent.

Bien qu'ils puissent être des *bobos*, des « bourgeois bohèmes », qu'on ne les appelle pas *boubous*, comme on l'entend parfois. Tout diminutif à caractère discriminatoire est à proscrire. Ni vraiment *bourgeois*, ni vraiment *bouddhistes*, d'aucuns les identifient (trop sévèrement, nous semble-t-il) à leur « adhésion de façade » à un « spirituel de bimbelerie ». Leur voiture est choisie de couleur rouge, « afin d'être assortie à la robe de leur lama », délicate attention signalant, *urbi et orbi*, leur « dévotion envers le maître ». S'y expose, bien évidemment, le gros autocollant à l'emblème de leur lignée sur le pare-chocs arrière, pour la « connexion karmique » et, secrètement, pour une « protection

surnaturelle, résultant de la bénédiction inconcevable du bouddha vivant »... En week-end, arpentant la route communale à proximité de l'ermitage club, beaucoup arborent, qui un chandail rouge, qui une jupe bordeaux, qui une écharpe prune assortie, qui les identifient comme des sympathisants. Ignorant la politesse aimable des « bonjours », certains²⁸ récitent ostensiblement des mantras, l'air lointain et mystérieux, lorsqu'on les croise en promenade sur cette voie publique, signifiant ainsi leur appartenance à l'aréopage des initiés.

Cette apparence n'est certes pas à prendre trop au sérieux, et elle peut déclencher chez le lecteur un sourire *indulgent*... Car la tolérance reste la clef la plus sûre pour comprendre ceux qui prennent ainsi, face aux autres, ces mines spirituelles pendant leur escapade méditative, avant d'être « badgés » dès le lundi matin en banlieue, dans quelque firme multinationale, qu'ils retrouvent comme ils l'ont laissée.

Le coût psychique à acquitter pour ces disciples est sans doute plus important que ce qu'ils avaient imaginé, voire au-delà de ce qu'ils souhaitaient a priori consentir. Ce prix moral à payer pour arpenter ce sentier millénaire est rarement connu des aspirants *avant* leur engagement. Ils le découvrent seuls, avec le temps, car du côté des jupons safran, on montre les avantages d'être bouddhiste, rarement les inconvénients...

Le décalage entre *l'individuation* et la nature *collective* de ces pratiques, encore récentes en Occident, amène aujourd'hui des interrogations nouvelles. Ce nouveau mouvement religieux désormais privé de son vieux moine tibétain a des « cadres » fraîchement émoulus, et des « échelons intermédiaires » qui manquent un peu d'expérience.

Parfois maladroitement, parfois avec la part ubuesque propre à cette structure prématurément figée, ils se proposent imprudemment de réduire l'égo des néophytes. Ils tentent de les faire rapidement lâcher l'attachement à leur identité personnelle.

Sur le chantier de construction de cette communauté, des bénévoles avaient repris cet impératif à leur compte. Parmi eux, certains avaient à cœur de « casser l'égo » (sic) des nouveaux venus. Cela permettait de faire effectuer les tâches les plus pénibles et les plus salissantes à ces derniers (voir par exemple en photo ci-après l'auteur, avec un humble tablier de marmiton, à qui on avait demandé de dégraisser les₂₉ gamelles des cuisines dès son arrivée).



Les disciples ne pouvaient guère protester. Le maniement de la bétonnière et de la brouette sous une pluie glaciale devenait par ce tour de passe-passe rhétorique le chemin de leur « purification karmique » (sic). Lorsque ces malheureux se plaignaient de leur sort auprès d'un des responsables, celui-ci leur répondait (en substance) et avec onctuosité : « Au lieu de vous plaindre, vous devriez vous réjouir. Plus vous souffrez sur le chantier, plus vous purifiez les actes négatifs que vous avez commis dans des vies antérieures ». Bien entendu il se dispensait lui-même de toutes ces tâches ingrates, son karma étant sans doute particulièrement « immaculé ».

Une spiritualité autonome, individuelle et inscrite normalement dans son temps, n'a certes pas besoin de cette « thérapie de choc » !

Partager ? Évidemment, mais la vie, toute la vie est faite de partages. Le bouddhisme, avec toutes les nuances qui s'imposent compte tenu de sa pluralité, risque-t-il d'entrer en contradiction, au fur et à mesure des

prises de conscience, avec la part fragile et précieuse de la personne ? S'approcher de ce nouveau mouvement religieux inspiré du bouddhisme pour l'esthétique, l'atmosphère sacrée, le frisson bienfaisant d'une gnose concise, des compagnons sympathiques est certes tentant. On peut ainsi mêler sa propre vie spirituelle à son groupe puissamment
30 organisé. Mais on prend le risque d'y altérer cela même qui est au cœur de la recherche, ce « nous », qui sait dire « je », et qui se sait « lui-même », c'est-à-dire unique.

Dans cette école importée d'Asie, on trouve désormais le *neos* de l'Occident avec son improvisation approximative d'un nouveau style de vie spirituel. Il se *fonde* sur l'image millénaire, inaltérable et mystérieuse du bouddha. Il réduit les significations complexes et contradictoires de son message à l'adhésion à quelques dimensions simples. La tradition venue d'Orient est alors réinventée, reconstruite, réinterprétée, refondue par les clercs. Les convertis n'ont pas plus d'enracinement culturel, familial ou traditionnel. Parfois ni les uns, ni les autres n'ont eu de contact prolongé avec le monde asiatique d'où provient leur tradition.

Dans cette ignorance de l'original, il est clair que cette copie occidentale peut différer sur le fond de son vieux modèle asiatique, même si certains symboles, comme le lotus de l'immortalité, se retrouvent dans les cultures d'Orient et d'Occident (photo ci-après).



L'adhésion des disciples est alors comprise comme un acte d'engagement d'autant plus volontariste, presque comme un militantisme. En l'absence d'un contexte culturel et implicite partagé, la pureté doctrinale doit être explicitée, soulignée, voire martelée. Nos aspirants n'ayant pas eu d'éducation bouddhique raffinée, n'ayant pas grandi dans un territoire d'acculturation de longue date, leurs₃₁ aînés opèrent un vigoureux recours à quelques « fondements », et répètent leur énergique catéchèse. Cela fonctionne plus souvent comme une casuistique, un argumentaire ou une manière de diriger les disciples, que comme une sereine découverte intérieure.

Dénuée d'habitus millénaire, de bases familiales, de racines sociales, d'éléments de comparaison, la quête de la vérité des disciples s'estompe ainsi au profit de l'adhésion au discours, aux pratiques apparentes et aux structures du groupe. S'affirment des formes de la tradition très réifiées, vidées du sens ancien et remplies inconsciemment d'un autre sens.

Ce *néo* sens palpite de désirs occidentaux et contemporains... de consommation d'alcool, par exemple. Ces désirs sont à peine voilés derrière le rite, qui suffit à les travestir et à les rendre acceptables et « spirituels ». Là, le whisky devient un nectar de grande félicité dans le temple. On peut y boire aussi de la bière et du vin. « Formidable ! » semblent dire les convertis. Ils sont séduits. On le serait à moins. Non seulement « ils vont vers l'illumination », puisque leurs « maîtres » le leur ont promis, mais en plus ils y vont en se rinçant le gosier. Ils font d'une pierre deux coups.

Le culte est hiératique, il fait sacrement authentique. L'habit fait-il le moine ? (voir ci-après la photo de l'auteur vêtu pendant cette expérience d'immersion totale de la tenue couleur bourgogne des moines)



Mais le culte est par ailleurs permissif et séduisant, accommodant les besoins, les pulsions, les désirs occidentaux. Sinon ce temple tout neuf, gigantesque pâtisserie de béton armé, bardé à l'intérieur de placoplâtre peint, resterait vide d'amateurs. Son mobilier de contre-plaqué est luisant de peinture glycéro vermillon. Quant au millier de statues de plâtre creux qui débordent de dorure sur les autels, elles ont été multipliées avec des moules souples en silicone, et remplies de mantras reproduits à la photocopieuse.

Quel paradoxe : la recherche de la sérénité pourrait-elle aussi connaître, comme d'autres traditions, certaines tentations de se clore ? Le message du bouddha servira-t-il alors de dogme et non plus de gnose ? La fontaine orientale des mystérieuses pratiques de méditation coulera-t-elle encore, ou est-elle *déjà* pétrifiée ? Cette école à bout de souffle en Asie peut-elle encore promouvoir un *humain* en révélation progressive, et accepter les individus d'aujourd'hui ?

L'humanité, dans sa complexe, diverse et foisonnante évolution, échappera-t-elle à l'idée théâtrale d'une félicité jalousement gardée par ces « moines » occidentaux formatés à l'identique, revêtus d'une longue épitoge ? Selon nous, la quête essentielle passe par soi, par les autres, et n'a pas besoin de grand décorum...

La perte d'audience des bouddhismes en Asie, le déclin probable, sinon inévitable, de leur mode en Europe ne sont donc pas seulement le fait de l'apparition progressive d'un monde plus scientifique, plus technologique et plus informé. Comme l'écrit le prix Nobel de littérature V.S. Naipaul (cité en 2002 par l'hebdomadaire Newsweek) au sujet de la quête humaine du bonheur : « l'idée de l'individu, de la₃₃ responsabilité, du choix, de la vie intellectuelle, de la vocation, de la perfectibilité et de l'accomplissement : c'est une idée humaine immense. Elle ne peut pas être réduite à un système fixe. Elle ne peut pas générer du fanatisme. Mais on sait qu'elle existe et, à cause de cela même, les autres systèmes plus rigides éclatent finalement... »

Que des systèmes bouddhiques rigides éclatent déjà sous la pression de leurs schismes et de leurs contradictions, la statue admirable sourit... comme si de rien n'était.



© All rights reserved, Marc Bosche – 2005.

Page suivante : POUR APPROFONDIR...

6. ...UNE SELECTION DE SITES INTERNET :

Présentation du parcours de l'auteur :

<http://www.planetexpo.fr/sa/presentation.php3?l=mbosche>

Contact Marc Bosche (lui adresser un email) :

<http://www.planetexpo.fr/sa/boite.php3?l=mbosche>

Parcourir un article en anglais illustré de nombreux clichés :
http://perso.wanadoo.fr/marc-bosche/menu7_page6.html

4 Livres en ligne avec l'intégralité de cette recherche d'anthropologie
interculturelle + un roman sur ce sujet (en accès libre & texte intégral) :

[récit : le voyage de la cinquième saison](#)

[sociologie : un bouddha nommé désir](#)

³⁴ [essai : gouttes de rosée aux jardins du lotus](#)

[thriller : nirvana, le réveil des oiseaux](#)

2 sites animés par le même auteur :

[site : anthropologie interculturelle](#)

[Portail multimédia Marc Bosche](#)

4 portails (reference sites) sur le bouddhisme en Occident (francophones,
germanophones et anglophones)

www.bouddha.ch

www.trimondi.de

<http://www.american-buddha.com/site.map.htm#SITE%20MAP>

<http://www.flameout.org/flameout/gurus/>